

**André Malraux**

*Allocution prononcée lors de la remise de l'épée d'académicien au professeur Jean Hamburger. Paris, Académie nationale de médecine, 1975.*

## **Le mythe de la science et le destin de l'homme**

Les écrivains et les philosophes doivent beaucoup à la prudence de chasseur, à la délicatesse de chirurgien, avec lesquelles les biologistes tentent d'investir le problème capital de notre époque : la nature et l'histoire de la vie.

La vertu majeure de la biologie fut la rigueur. Il est significatif, de notre temps, que cette rigueur fasse place dans tant d'ouvrages, lorsque la biologie forme sa philosophie, aux facultés les plus éloignées d'elle. Il ne nous échappe pas que l'intérêt porté par tout l'Occident à la biologie succède à celui que l'Europe portait, porte encore à l'histoire. Celle-ci a conquis son immense audience à travers des esprits aussi différents que Hegel et Michelet, lorsqu'elle a entrepris de rendre intelligible l'aventure de l'humanité. Ce n'est pas à la précision de ses méthodes que l'histoire doit une gloire qui s'attache à Marx, à Spengler, à Toynbee, mais non à Marc Bloch : c'est à ce qu'elle se substitue au destin. Aucun historien n'aurait marqué son temps par ce qu'il lui révélait du passé, si ce passé n'avait confusément dessiné l'avenir. La biologie hérite cette audience, car on attend d'elle qu'elle rende compte, au-delà de l'humanité historique, de l'aventure de l'espèce. Elle nous fascine à la manière d'une nouvelle Genèse, et elle est un anti-destin. Plus puissamment, parce que son déterminisme, plus subtil, touche davantage l'inconscient; et que tenter de rendre l'espèce intelligible touche aux racines religieuses de l'homme. Peu importe qu'elle s'adresse à l'agnosticisme ou à la foi, qu'elle renforce ou détruise celle-ci.

Lorsque le professeur Jean Hamburger écrit dans *La Puissance et la fragilité* [1972] : «Les problèmes que la sélection et son porte-parole, l'instinct, se sont chargés de

résoudre...» et ajoute : «L'instinct, forme passive d'une décision fondée sur les expériences réussies ou avortées de millions d'années», il sait que rien, sinon la vraisemblance (et l'absence d'autre théorie, à l'exception des théories religieuses) ne nous permet de répondre à la véhémence interrogation que nous pose l'instinct, ni d'accepter de voir en lui le porte-parole de la sélection. Souvenons-nous de Valéry : «Darwin a imaginé de dessiner les racines imaginaires de l'arbre généalogique dont on ne voyait que le feuillage.» On continue, depuis Darwin et depuis Valéry.

C'est pourquoi nombreux sont ceux qui souhaitent qu'un esprit de la formation et de la qualité de celui de Jean Hamburger reprenne l'approche de ce sujet immense. On craint l'esprit du XIX<sup>e</sup> siècle, à voir projeter dans l'immémorial des séquences que nous contrôlons seulement dans le temps; prolonger un comment contrôlable dans un comment incontrôlable ne répond pas à un pourquoi. Haldane déclarait : «S'il s'agit de Dieu, qu'on le dise!» Je ne crois pas qu'il s'agisse de Dieu, mais d'une orientation qui tenterait de chercher ailleurs que dans des probabilités ce que Darwin, selon Valéry, cherchait dans l'imaginaire. La sélection, de quelque nom qu'on la nomme, me paraît trop logique pour le monde, et pour les récentes découvertes de la biologie.

Lorsqu'on nous parle des instincts «programmés par sélection ou expériences accumulées», suppose-t-on que l'instinct maternel soit né parce qu'avaient survécu les enfants bien soignés ? Mais il nous faut tenir compte d'une croyance équivoque et profonde, si profonde qu'elle a fait du pasteur Darwin le fournisseur privilégié de l'athéisme : croire que l'homme est une espèce comme les autres. Nombre de savants pensent volontiers qu'il y a plus de différence entre un minuscule et Claude Bernard qu'entre ce minuscule et un grand singe. Soucieux avant tout des espèces, les voilà obsédés par les individus, au temps même où l'individualisme chancelant cherche le secret de l'homme dans la succession des espèces – comme s'il existait deux vastes histoires nouées et pourtant distinctes. Le grand singe, devenu ce minuscule, ne serait-il pas bien étonné d'appartenir à l'espèce qui inventa le tombeau, l'outil et les images ? Point n'est besoin de foi pour être passionnément intrigué par ce que serait l'homme s'il n'était pas une espèce tout-à-fait comme les autres – s'il ne devait pas seulement à la sélection ce que Jean Hamburger nomme «les merveilles qui le séparent des fourmis et des termites».

Certes les fois connaissent leur réponse, mais c'est la question qui nous retient. En outre, nous aimerions, à une époque passionnée par les sciences latérales qu'il ne faut pas confondre avec la biologie, assister au dialogue du mystère et de la rigueur. Ce ne serait pas le premier.

Quelle étrange aventure que celle du mythe de la science ! Est-elle moins surprenante pour les savants que la superstition pour des thomistes ? Les formes mythiques de la science sont connaissance de la vie et pouvoir de la mort : la publication de Darwin et l'invention de la dynamite sont contemporaines. Et qu'est la science occidentale pour un grand esprit d'une autre civilisation que la nôtre ? Un ensemble de méthodes : rigueur, contrôle, transmission. Transmission, parce que beaucoup de connaissances sont nées comme des secrets : la géographie est née lorsqu'on a publié des cartes, au lieu de léguer à ses enfants des croquis d'itinéraires. L'Occident confond de plus en plus science et invention, mais pour l'Inde le caractère majeur de la science occidentale est la volonté de transmettre ce qui est acquis, un mystérieux désintéressement – malgré la bombe atomique. A Delhi, où la construction des réacteurs, la lutte contre la maladie, sont des questions de vie ou de mort, comment ne songerions-nous pas au prestige qu'aurait pour nous la science, par son essence, son aventure et ses résultats, si d'autres la possédaient seuls !

C'est pourquoi existe un autre domaine, dans lequel nous souhaitons voir les biologistes poursuivre leur méditation. «Le biologiste et le médecin, écrit le professeur Jean Hamburger, savent aujourd'hui que l'aventure humaine atteint la période la plus périlleuse de son histoire.» Maints esprits sont portés par d'autres disciplines à la même conclusion. La crise spirituelle de notre époque leur semble liée à un conflit entre la jeunesse contemporaine et la science du XIX<sup>e</sup> siècle; ils aimeraient savoir ce qu'en pense celle du XX<sup>e</sup>.

Le XIX<sup>e</sup> siècle attachait peu d'importance à la formation des hommes; il tint pour évident qu'elle serait assurée par la science. Or, paradoxalement, elle s'est montrée

étrangère aux questions qui sont l'honneur de *La Puissance et la fragilité* – et d'abord à celle-là. Il en reste une dangereuse méfiance. Et si je veux bien que la science soit pour les savants une valeur suprême et digne de sacrifice, je doute qu'elle le soit pour une civilisation. Les hommes ont été séculairement formés par d'autres voies : religion, famille ou exemplarité, imaginaire. Ce dernier n'étant pas le moins important. L'Espagne et l'Angleterre, qui fondèrent nos plus grands empires, possédaient un mot pour désigner l'homme exemplaire : *gentleman, caballero*. Romain avait suffi pour Rome. Or notre civilisation, différente en maints domaines de toutes les autres, est la première à ne pas reconnaître de valeurs suprêmes. L'animal humain le plus puissant que le monde ait connu est aussi le premier à confondre l'exemplarité avec le succès.

A lire Renan, il semble que le danger n'ait pas échappé à la science de son temps. Mais elle est séparée de la nôtre par une différence capitale : elle n'attendait pas tout d'elle, mais elle attendait tout de nous. Nous n'attendons pas tout de ses successeurs. Victor Hugo – et combien d'autres ! – croyaient à la paix universelle et aux Etats unis d'Europe, parce que la science, pour eux, n'avait pas de passif. Comment ignorions-nous qu'elle en a un ? Il menace chaque jour notre génération, la première capable de faire sauter la terre par inadvertance. Cette civilisation pas toujours sans dieux, mais que des dieux n'ont point formée, a pour dieu secret un dieu mort : le scientisme de naguère. Le souvenir de cet espoir fanatique fait que les mots «formation de l'homme par la science» irritent ou terrifient. Alors que les méthodes de la science moderne, comparées à celles de la politique, montrent une modestie bien sympathique, et qu'il ne suffit pas d'écarter la science pour écarter le cinéma.

Selon les mythes et le sentiment le plus répandu, les sciences convergent vers celle de la matière et celle de la vie. Les sciences dites humaines posent comme problème ce qui fut posé comme exemple, et elles sont acceptées par complaisance. Elles restent subordonnées. Les découvertes de l'ethnologie, pourtant à la mode, sont affaire de spécialistes, alors que le vocabulaire de la psychanalyse est aussi répandu que l'argot. La sociologie contemporaine semble plus apte à déformer les adolescents qu'à former les hommes. Et la question la plus grave que pose le professeur Jean Hamburger est assurément : que peut la science pour former un homme ?

Outre les modes de formations historiques, l'humanité a connu les mutations spirituelles qui ont radicalement modifié la formation des individus. Il est surprenant que l'analyse en soit limitée à la naissance des grandes religions. Qui connaît la date du Grand Schisme, aussi important que le protestantisme ? Et si nous connaissons bien celui-ci, c'est en raison de ses conséquences historiques. Nous n'étudions guère la métamorphose du christianisme par saint François, celle du bouddhisme par l'amidisme : des centaines de millions de croyants délivrés de la roue et de la transmigration, par la promesse du paradis : un franciscanisme qui eût supprimé l'enfer. Et aux mutations qui apportent le divin, ajoutons celles qui le chassent. Moins nombreuses. Notre crise spirituelle a-t-elle un autre précédent que celle de la fin de Rome ? On rencontre rarement une civilisation maîtresse du monde à la recherche de ses valeurs suprêmes. Comme à Rome, notre conception de l'homme semble aussi passagère que le monde. Nous concevons de moins en moins l'homme que nous voudrions être.

Les civilisations totalitaires proclament qu'elles le conçoivent – légitimement ou non. A leur image de l'Homme-pour-tous, l'Occident, le Japon, l'Inde, semblent devoir opposer l'image de l'Homme-pour-chacun – comme aux doctrines de l'art pour tous, ils ont opposé celle de l'art pour chacun. Non sans moyens, car l'imaginaire contraint l'homme à chercher des exemples, fût-ce pour ne pas les suivre, et nos media ne nous montrent pas mal ce que peut être un imaginaire devenu fou. La grave question devient alors : la science, qui a si puissamment formé le monde, peut-elle former l'homme ? Il ne s'agit pas de morale, mais de destin. Ne constatera-t-on pas avec stupéfaction que le temps qui découvrit la physique nucléaire et la vraie génétique s'est satisfait de concevoir l'homme entre le marxisme et la psychanalyse...

Pourquoi la science n'ajouterait-elle pas aux grands desseins déjà énumérés celui d'une formation méthodique de l'homme ? Vaste programme ? Était-il donc si simple de domestiquer l'énergie, de découvrir la biologie contemporaine ? Et le propre de la science est de trouver plus que ce qu'elle cherche. Il faudrait inventer les méthodes de ses recherches ? Comme celles des autres. A vouloir trouver l'homme, on risque de créer des esclaves ? A ne pas le chercher, on les crée sûrement. Ce risque-là vaut qu'on se batte

pour lui. Rome pensait que la formation de l'homme était une chose trop sérieuse pour qu'on la laissât aux politiciens.

Nous n'avons pas l'ambition de résoudre un tel problème, mais il est grand temps de le poser. L'homme doit être fondé à nouveau. «La médecine et la biologie, écrit l'auteur de *La Puissance et la fragilité*, créent de l'homme une image renouvelée et inattendue» qui nous montre ce qui eût déconcerté au plus haut point le scientisme du XIX<sup>e</sup> siècle : l'espoir de trouver dans sa discipline le prochain mythe de l'homme.

Sinon, il nous restera l'honneur d'avoir conquis la Lune, pour aller nous y suicider.